

CHRISTELLE DA CRUZ

MATRIOCHKAS

TOME 1



Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'Auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Plumes du Web, 2018
82700 Montech
www.plumesduweb.com
ISBN : 979-10-97232-24-5

« N'oubliez jamais qu'il suffira d'une crise politique, économique ou religieuse pour que les droits des femmes soient remis en question. Ces droits ne sont jamais acquis. »

Simone de Beauvoir

Et si c'était l'inverse ?

1.

Cité d'Antigonia, juin 2023 :

Un silence de plomb s'était installé dans la salle. Plus personne ne parlait et certaines femmes retenaient leur souffle.

— Rebecca... Enfin, nous ne pouvons pas faire ça, lâcha l'une d'entre elles.

Petite, brune, le teint pâle et la mine éteinte, elle avait les mains jointes sur la table en verre trempé autour de laquelle neuf femmes étaient réunies.

— Et pourquoi ne pourrions-nous pas, Marion ? répliqua celle-ci. Cela fait des mois que nous préparons tout cela. Qu'est-ce qui pourrait bien nous faire changer d'avis ? Quels événements récents ont montré que nous pourrions avoir tort ?

Le silence se fit à nouveau dans la salle.

— Exactement. Aucun. Rien de ce qui est arrivé ces derniers mois ne laisse un quelconque espoir de voir les choses changer.

Rebecca jaugeait ses interlocutrices. Son regard passait de femme en femme. Toutes l'observaient,

excepté Marion qui avait détourné les yeux vers la fenêtre immense du vingt-septième étage. La vue sur la ville était saisissante. Au loin, les parois vitrées des buildings renvoyaient les rayons du soleil et la surface du fleuve scintillait.

Rebecca se leva, déroulant son corps svelte et son mètre quatre-vingts, juchée sur des talons qui la faisait paraître plus grande encore. Elle alla se positionner devant la baie vitrée et contempla l'extérieur, tournant le dos à ses collaboratrices. Elle jouait avec son collier de perles et dégagea la mèche de cheveux blonds qui s'y était enroulée.

— Nous n'avons plus le choix. Il faut aller jusqu'au bout. Mis à part notre chère Marion, y a-t-il parmi nous quelqu'un qui doute du bien-fondé de notre projet ? demanda-t-elle en se retournant.

Un « non » général s'éleva dans la salle.

— Bien. Alors dans une semaine, nous lancerons la première phase comme prévu. Vous avez toutes un rôle extrêmement important au sein de cette entreprise et je tiens à vous rappeler qu'on ne peut se permettre aucune erreur. Sophia, où en sommes-nous avec la mise en route des pôles d'enfermement ?

Une jeune femme rousse, portant des lunettes démesurées, ouvrit un document qui se trouvait devant elle.

— Tout sera opérationnel demain soir, Madame Gale.

— Merci. Et appelez-moi Rebecca, s'il vous plaît. Je ne fais que coordonner nos actions et non les diriger. Je souhaite que tout le monde ici s'en souvienne.

Les huit autres hochèrent la tête en signe

d'assentiment.

— Quand l'information de la propagation du virus doit-elle être diffusée ?

La femme qui avait prononcé ces mots se nommait Margaret Reed. Approchant la quarantaine, petite et replète, les cheveux châtain coupés court elle avait une prestance quasi masculine.

— Nous ferons un communiqué mercredi prochain. Est-ce que cela convient à tout le monde ? Les choses sérieuses commenceront environ une semaine à dix jours plus tard et d'ici un mois, nous y verrons beaucoup plus clair dans les rues, ajouta Rebecca en souriant.

Margarett tapa sur la table du plat de la main.

— Parfait ! Alors, allons-y. J'ai d'autres rendez-vous aujourd'hui et ça m'ennuierait que mon assistant se mette à fouiner pour savoir ce que je fais de ce « temps libre ».

Toutes se levèrent d'un même mouvement et quittèrent la pièce après de brefs au revoir.

2.

Cité d'Antigonia, juin 2081 :

Gabrielle se laissa choir sur le siège conducteur de sa voiture. Elle enfonça la clé dans le contact et jeta un rapide coup d'œil à son reflet dans le rétroviseur.

— Mais démarre, bordel ! intima-t-elle à sa berline noire.

Une poussée vigoureuse sur l'embrayage fit vomir le moteur. Elle enclencha la marche arrière sans ménagement, recula en faisant crisser les pneus sur le sol lisse du parking souterrain puis démarra en trombe. Ce n'était décidément pas en prenant son service en retard qu'elle se ferait assez d'argent ce mois-ci. À l'aube du week-end, les soirées étaient plus que rentables si on savait où attendre les clientes.

Gabrielle roulait en direction de l'hyper-centre lorsque son téléphone sonna. Elle décrocha à l'aide des commandes au volant.

— Allô, j'écoute.

— Gabrielle, t'es où ?

C'était sa patronne, Dotie, dont la voix rendue rauque par la consommation de trente cigarettes par

jour depuis plus de vingt-cinq ans envahissait l'intérieur de la voiture.

— Je roule vers le centre. Pourquoi ? répondit-elle.

— J'ai reçu un appel à l'instant et t'es la seule dans le coin. Il y a une course pour toi à l'Opéra. La personne a demandé à ce qu'on vienne la chercher par la sortie arrière. Peut-être un membre du personnel ou une star, ironisa-t-elle.

— C'est ça, oui. C'est bien mon genre d'avoir la chance de trimballer une célébrité. Surtout à cette heure-ci. On commence à être sur le créneau « ivre et hystérique » pas « classe et haut placé ». Bref, je prends la course, à plus Dot'.

— Merci, à plus tard.

Gabrielle accéléra. Elle passa devant la mairie, illuminée à un tel point que c'en était douloureux. Elle s'inséra sur l'une des grosses artères de la ville et commença à zigzaguer. Elle doublait à gauche, à droite. Peu importe, à cette heure-ci, les patrouilles de police avaient autre chose à faire.

La silhouette imposante du grand Opéra se dessinait en face d'elle. Il lui fallait prendre la sortie vingt-trois et récupérer les boulevards avant de l'atteindre. Il était coiffé de trois immenses coupoles en pierre qui juraient infiniment avec l'architecture environnante. Tout n'était que buildings en verre et en béton, voies de circulation goudronnées, ponts aux airs de figures géométriques et lumières scintillantes. Un Noël perpétuel animait ce secteur de la ville – non pas que les coins sombres n'existaient pas, seulement pas de ce côté-ci.

Gabrielle roulait dans le quartier des affaires,

accolé à celui des théâtres, cinémas, restaurants et bars de nuits. L'Opéra dominait les lieux comme un vieux roi refusant de céder sa place sur le trône.

La jeune femme obliqua dans l'immense boulevard qui passait devant l'Opéra et repiqua dans la première rue à droite. Elle roula environ une minute puis reprit à gauche.

L'arrière du monument était assez quelconque, plutôt propre bien qu'encombré de quelques bennes à ordures. Il était également tout à fait désert. Gabrielle scrutait le bas du bâtiment gris pour voir si quelqu'un l'attendait dans l'ombre quand un rectangle de lumière se découpa soudain dans le mur. Une silhouette se trouvait dans l'embrasure. La conductrice s'arrêta et descendit de voiture. Compte tenu de l'air décidé qu'arborait la femme qui s'avançait vers elle, il devait bel et bien s'agir de sa cliente.

— Bonsoir Madame.

— Bonsoir.

Gabrielle ouvrit la portière afin qu'elle puisse s'installer à l'arrière du véhicule.

Elle était grande ; son visage sévère, aux pommettes hautes et bien dessinées, était mis en valeur par de magnifiques yeux bleus cernés de pattes-d'oie. Elle devait avoir près de soixante-cinq ans mais conservait une belle prestance, et sa mâchoire carrée n'enlevait rien à sa beauté glaciale.

Gabrielle retourna s'asseoir au volant et lui demanda où elle souhaitait se rendre.

— Au Greenfairy, s'il vous plaît.

— Très bien Madame.

Intriguée par leur destination, la jeune femme

reprit le boulevard animé qu'elle avait quitté quelques minutes auparavant et emprunta la direction du nord de la ville. Elles roulèrent un bon quart d'heure sans se dire un mot. Ce fut sa cliente qui rompit le silence.

— Vous faites ce travail depuis longtemps ? demanda-t-elle.

Gabrielle fut quelque peu surprise par cette question et demeura silencieuse un instant.

— Hum. Je travaille pour cette entreprise depuis cinq ans maintenant.

— Et cela vous plaît ?

— Tout à fait. J'aime conduire et au final les contraintes ne sont pas si terribles par rapport à d'autres métiers.

— Donc vous connaissez bien cette ville ?

— Oui Madame.

— Vous ne vous interrogez pas sur ce que je vais faire au Greenfair ?

— Pardonnez-moi, mais cela ne me concerne pas. Vous savez, les taxis curieux et indiscrets ne travaillent pas beaucoup en général.

— Bien. Je cherche des hommes. Un en particulier.

Il fallut quelques instants à Gabrielle pour digérer cette information.

— Madame, je m'excuse, mais il n'y en a que très peu dans cette ville. Que ferait celui-ci au Greenfair ?

— Comment vous appelez-vous ?

— Gabrielle.

— Gabrielle, vous êtes une gentille fille qui, je pense, ne doit pas chercher les ennuis. Mais il y a des hommes dans cette cité. Peu, certes, et cachés pour la plupart, mais il y en a.

— Mais enfin pourquoi se cacheraient-ils ici ?

Sa question demeura sans réponse.

— Nous arrivons, Madame, déclara la jeune femme alors qu'elle voyait apparaître les ailes d'un vert profond qui dominaient la devanture du Greenfairy.

Ce bar de nuit était situé à la limite d'un des quartiers les plus atypiques de la ville. Vu de l'extérieur, c'était un énorme moulin, animé de lumières de couleur émeraude. À l'intérieur, Gabrielle ne savait pas du tout à quoi cela ressemblait, même si elle avait déposé ici des tas de fêtardes impatientes. Le bar accueillait une population hétéroclite, devant l'entrée se mêlaient riches et pauvres. Le seul point commun de tout ce beau monde, c'était la défonce. L'établissement était réputé pour être LE lieu de la consommation encadrée de drogue. Vous pouviez tout trouver, sous n'importe quelle forme.

— Je vais entrer, mais je veux que vous m'attendiez. Je vous paierai pour ça en supplément de la course. Vous restez par ici, je pense en avoir pour trente minutes maximum.

— Bien Madame.

Elle sortit de la voiture. Elle ne détonnait même pas au milieu de la population du bar club. Vêtue d'une jupe crayon en néoprène et d'un chemisier en satin bleu nuit, elle s'avancait, dépassant la plupart des clientes présentes d'au moins dix centimètres. Elle disparut derrière les portes en bois sombre de l'établissement.

Gabrielle, les bras croisés sur son volant, observait le trottoir devant le bar.

— Mais c'est quoi encore cette histoire ? soupira-t-

elle à voix haute.

Trente minutes s'écoulèrent. Puis trente de plus. La femme s'engouffra subitement dans la voiture, faisant sursauter sa conductrice.

— Nous partons.

— Où allons-nous cette fois, Madame ?

— Rue Évita.

Le quartier le plus huppé de la ville, pensa Gabrielle, *de mieux en mieux*.

Les lumières étaient encore allumées dans certains des appartements et duplex des beaux immeubles et hôtels particuliers qui longeaient la rue déserte. Gabrielle n'avait pas la moindre idée de qui elle pouvait être mais une chose était sûre, sa mystérieuse noctambule ne devait pas avoir de problèmes d'argent, et devait même être sacrément bien placée pour pouvoir habiter ici.

— Déposez-moi là-bas, s'il vous plaît. Au prochain croisement.

La jeune chauffeuse s'exécuta avec calme.

— Voilà pour ce soir, déclara sa cliente en collant son poignet au sien.

Sous la peau de l'avant-bras de Gabrielle, le chiffre sept cent cinquante se mit à clignoter. Celle-ci avala sa salive avec difficulté et bredouilla un « merci » à peine audible. Il y avait là de quoi payer plusieurs courses.

La femme se recula et passa sa main dans ses cheveux blancs. Ils lui descendaient juste en dessous des épaules et étaient si raides que cela ne pouvait être naturel.

— Je vais avoir besoin de vous d'ici quelques jours,

pour retourner là-bas, déclara-t-elle.

— Bien. Je suis à votre disposition.

— J'appellerai votre patronne, probablement d'ici trois ou quatre jours. Au revoir.

— Au revoir, Madame.

Elle sortit, claqua la porte et s'avança vers les escaliers de l'hôtel particulier qui faisait coin. Gabrielle l'observait tandis qu'elle gravissait les marches en pierre menant à son domicile.

Elle regarda l'heure sur le tableau de bord : il indiquait une heure du matin. Elle s'agita sur son siège, la nuit était loin d'être terminée. Elle pouvait toujours se rendre à proximité du fleuve, voir s'il n'y avait pas des fêtardes aux pieds douloureux à emmener du côté des Arènes. Il s'agissait du quartier qui réunissait le plus de boîtes de nuit et de restaurants au mètre carré, un lieu ultra fréquenté le samedi soir. Après avoir regardé les jeux, les femmes de tout âge s'y précipitaient pour manger, boire un verre, danser et éventuellement faire une rencontre.

Inspirées du très ancien Colisée de Rome, les Arènes n'avaient pas été réalisées en pierre, mais en béton armé et en acier. Le tout donnait un bel ensemble blanc aux lignes courbes et élancées.

Gabrielle reprit la direction des boulevards et se dirigea vers le fleuve. Les nuits étaient désormais très douces et de plus en plus de monde traînait tard dehors le week-end. Elle poursuivit sa tâche, d'abord avec trois filles totalement ivres qu'elle récupéra devant un bar à vin. Avec elles, elle perdit dix minutes en rires et en larmes avinées juste pour obtenir enfin l'adresse de leur destination. Puis elle ramena chez

elle une femme seule qui habitait un quartier résidentiel aux immeubles bas et anciens. Comme cette course l'avait rapprochée de chez elle, elle décida sans aucun remords d'arrêter là pour cette nuit. Sa première cliente lui avait permis de gagner l'argent d'une bonne semaine de travail.

Elle se gara dans le parking souterrain de son immeuble et resta immobile sur le siège. Tapotant du bout des doigts le volant en cuir de sa voiture, elle réfléchissait. Cette femme qu'elle avait transportée plus tôt dans la soirée l'avait vraiment intriguée. Qui était-elle ? Pourquoi cherchait-elle un homme au Greenfairy et que représentait-il pour elle ?

Dans l'ascenseur, Gabrielle se questionnait toujours.

Elle était parvenue au dix-neuvième étage sans même s'en apercevoir. La jeune femme présenta sa carte magnétique devant le boîtier de sa porte. Le cercle rouge devint vert et la serrure se déverrouilla. Elle pénétra dans son appartement et constata aussitôt que sa colocataire, Viviane, n'était pas encore couchée.

Une musique assourdissante provenait du salon. Gabrielle y entra et découvrit son amie vautrée dans le canapé en train de fumer une de ses cigarettes électroniques. L'odeur qui régnait dans la pièce lui indiqua que le liquide utilisé n'était pas vraiment « traditionnel ». Elle passa son doigt sur la commande de son murale et baissa le volume.

— Putain Viviane, t'as encore acheté cette merde !
Ça pue et ça te défonce totalement !

— Salut Gaby ! Alors cette soirée ? répondit la jolie

blonde allongée sur le canapé en arborant un large sourire.

— Ne change pas de sujet. Je t'avais dit de ne plus ramener ça ici. T'as l'air d'un zombie après.

Gabrielle balança sa veste sur un des fauteuils recouverts de tissu gris chiné et s'y assit. Elle sortit une cigarette slim de son paquet et l'alluma. Elle passa un doigt sous la table basse et les baies vitrées s'ouvrirent en pivotant verticalement.

— C'est tellement bon. Tu sais, ça provoque des trucs de fou, je vois vraiment des choses merveilleuses avec cette came.

— Tu les vois ou bien tu les ressens ? répliqua Gabrielle d'un air goguenard.

— Je les sens, répondit Viviane. Tu devrais essayer au moins une fois, tu sais. Un orgasme, ça ne te ferait pas de mal à ton âge.

Elle passa sa langue sur sa lèvre supérieure, faisant tourner une large mèche de ses cheveux blonds et ondulés dans ses doigts. Sa colocataire lui lança un regard noir.

— Arrête avec ça. T'es vraiment lourde à la fin. Ça ne me dit rien de me shooter pour arriver au nirvana et tu le sais très bien.

— Allez ça va, reste en mode manuel si les nouvelles expériences ne te tentent pas, mais tu n'as aucune idée de ce que tu rates, ajouta-t-elle avec un clin d'œil.

Gabrielle soupira.

— Tiens, justement en parlant de défonce, j'ai déposé une femme au Greenfairry ce soir.

Elle s'était calée au fond de son siège et faisait des

petits ronds de fumée, les yeux rivés au plafond.

— Et alors ? C'est hyper fréquenté ce truc il paraît, ça n'a rien d'exceptionnel.

— Sauf que la dame en question, je l'ai récupérée à l'Opéra et après avoir poireauté une heure pendant qu'elle menait sa petite enquête personnelle au Greenfairly, je l'ai ramenée chez elle. Rue Évita.

Viviane émit un long sifflement admiratif.

— Eh ben ! J'espère qu'elle t'a laissé un bon pour-boire ! C'est pas tous les jours que tu trimballes des dames du monde.

Gabrielle secoua la tête d'un air consterné. Elle se pencha en avant, les coudes posés sur les cuisses et tira longuement sur sa cigarette.

— Elle m'a payé sept cent cinquante unités.

Viviane la regarda bouche bée, ses grands yeux bleus écarquillés, dans une expression qui la rendait comique.

— C'est... une plaisanterie !?

Elle se redressa brutalement.

— C'est une putain de blague, Gaby ?

— Non, je te le jure ! Et je n'ai rien demandé.

— T'as rien fait d'autre que la conduire de l'Opéra au Greenfairly, attendre et la raccompagner chez elle ?

— C'est ça.

— Rentable, ta soirée. Et elle cherchait quoi là-bas Madame la Comtesse ?

— Un homme.

— De mieux en mieux.

Viviane resta tournée vers Gabrielle espérant obtenir davantage de détails, mais celle-ci était figée, perdue dans ses pensées. Le silence s'était installé

depuis près d'une minute lorsque son amie s'adressa à nouveau à elle.

— Gaby, OK cette ville est grande. Mais un homme ne passerait pas inaperçu, surtout s'il n'est pas répertorié.

— C'est ce que je lui ai dit. En gros.

— C'est quoi cette histoire ?

Viviane scrutait son amie, comme si celle-ci était en mesure de lui fournir une réponse.

— Si un homme se baladait dans la ville, ce serait passé aux infos non ?

— Si c'était le cas, on serait toutes les deux au courant parce que non seulement sa présence aurait été annoncée par les médias, mais en plus on aurait pu assister à son arrestation en live sur tous les panneaux publicitaires, écrans et smartphones de la ville avec conseils de confinement en bonus. Le gouvernement aurait sorti le package « fin du monde en approche ».

— Tu as raison, soupira Gabrielle, résignée.

— Ça fait des années qu'il n'y a pas eu d'évasion. Et en général, ceux qui s'échappent trouvent la mort avant même d'atteindre une ville.

— Alors ce mec est répertorié.

Gabrielle écrasa sa cigarette dans le cendrier en inox.

— Tu veux boire un truc ?

— Tu te sers quoi ? demanda Viviane.

— Un verre de blanc.

— Laisse tomber, on n'a plus de whisky. Je vais au lit et on reparlera de tout ça demain.

— OK. Bonne nuit Viv'.

La jeune femme se leva, prit congé d'un signe de la

main et se dirigea vers le couloir. D'un pas décidé, Gabrielle rejoignit le meuble de l'entrée pour y déposer son sac. Elle appuya ses paumes sur les bords de la console et étira son dos en baissant la tête. Elle la releva pour se regarder dans le grand miroir. Ses cheveux bruns et ondulés retombaient sur son visage. Elle toucha ses joues et son cou du bout des doigts.

— Je suis crevée et j'ai l'air vieille, dit-elle à voix haute.

Elle s'approcha de la glace, guettant l'apparition d'éventuelles rides aux coins de ses yeux. Des yeux noisette âgés de vingt-huit ans. Et pas de traces de vieillissement prématuré sur cette figure qu'elle scrutait avec soin. Si elle y regardait d'un peu plus près, elle savait qu'elle verrait les petites ridules qui commençaient à apparaître sur la peau si fine. L'effet cigarette.

Gabrielle préféra reculer et observer sa silhouette. Elle aimait ses rondeurs et trouvait même qu'elle en manquait par endroit, notamment au niveau du buste. Elle enviait les seins généreux de Viviane. La nature l'avait dotée d'une poitrine menue, beaucoup trop petite à son goût, mais elle avait cependant un fessier joliment rond et une taille plutôt fine. Sa peau était mate, et son teint, net et sans défaut.

Parfois, en s'observant ainsi, elle avait l'impression de dévisager une étrangère. La sensation que cette fille aux sourcils épais, noirs et arqués, et au nez légèrement retroussé était quelqu'un d'autre.

Elle alluma une seconde cigarette et recracha la fumée sur l'image que lui renvoyait le miroir. Sortant de sa rêverie, elle se dirigea vers la bande de béton de

soixante-dix centimètres de large et d'environ deux mètres de long qui faisait office de balcon. La température était plus que douce cette nuit-là. Elle posa sa cigarette au bord du cendrier extérieur et courut ouvrir le frigo pour prendre une canette de soda. D'un pas pressé, elle regagna la terrasse pour continuer à fumer.

Les lèvres collées au métal froid du récipient, elle savoura la sensation des bulles qui éclataient sur sa langue. Tandis que les questions tourbillonnaient inlassablement dans son esprit, son regard errait sur la capitale qui s'étendait sous ses pieds.

La totalité des hommes qu'elle avait vus au cours de son existence étaient ceux des jeux aux Arènes. Les grands écrans permettaient de bien les distinguer mais, en réalité, ils étaient à quatre-vingts mètres des spectatrices, au bas mot. La ville en abritait bien quelques-uns, répertoriés évidemment, mais ils allaient travailler très tôt et en isolement. La grande majorité était assignée au traitement des déchets ou à des métiers physiques, et trimait à des dizaines de kilomètres du centre-ville. Aucun d'entre eux n'avait une autorisation de sortie nocturne et aucun d'eux n'était hébergé dans l'agglomération.

— Allez, ça suffit, se dit-elle en secouant la tête, je vais me coucher aussi.

Elle écrasa son mégot et rentra dans l'appartement. Après avoir refermé les fenêtres, elle se dirigea vers la salle de bains.

Soudain, elle fit demi-tour et s'empara de son téléphone portable. Elle le colla sur son poignet et crédita son compte en banque des huit cent vingt

unités gagnées quelques heures auparavant. Sa référente bancaire en aurait sauté de joie si elle avait été capable de manifester une émotion.

— Qu'est-ce qui m'échappe ? se demanda-t-elle à voix haute.

Cette nuit-là, la jeune femme fit des rêves étranges. En se réveillant, elle ne cessait de s'interroger sur la nature de la relation existant entre sa mystérieuse cliente et l'homme qu'elle recherchait.

Gabrielle avait été élevée par sa mère, comme tous les autres gamins du pays. Elle-même avait songé avoir des enfants un jour, mais pour cela, il fallait soumettre sa candidature à la Commission et il n'en était pas question pour le moment. De plus, devenir mère impliquait le risque de donner naissance à un fils et tous étaient exilés sans exception à l'âge de douze ans.

La jeune femme se souvenait du départ d'Éric, son voisin. Elle n'avait que huit ans lorsque ce jour était arrivé. Elle gardait en mémoire l'image de sa propre mère, tenant dans ses bras son amie et voisine, effondrée, genoux au sol, alors que son fils partait rejoindre une colonie. Le garçon avait embrassé sa mère avec tristesse puis avait disparu dans un des véhicules gris qui le transporterait, lui et les autres, vers leur nouveau lieu de résidence.

Sa mère avait pleuré en silence jusqu'à ce que les portes se referment derrière les pas de son fils. Ensuite seulement, la femme aux cheveux longs et blonds, perdue dans une longue robe beige, avait laissé libre cours à sa peine. Cette image persistait dans l'esprit de Gabrielle, ainsi que le son déchirant

de ses sanglots désespérés.

Leur voisine s'était ensuite résignée à retourner dans sa maison s'occuper de sa fille qui, elle, ne partirait jamais. Gabrielle appréciait beaucoup Éric, mais comme le disait sa mère : ainsi allait la vie. Cela se déroulait toujours de la même manière. Aucun homme n'était censé partager notre air, notre terre, et ce depuis la crise qu'avait provoquée le virus.

3.

Cité d'Antigonia, juillet 2023 :

Tout s'était parfaitement déroulé. Cela avait été tellement simple que Rebecca en éprouvait des frissons de satisfaction.

En quatre semaines, l'épidémie avait décimé soixante-seize pour cent de la population masculine du pays. Le reste des hommes avait été conduit sans trop d'encombres vers les pôles de confinement. Là, on leur avait fait à tous un bilan de santé complet. Ceux qui étaient porteurs du virus avaient été mis en quarantaine. Peu de femmes avaient été infectées. Juste assez pour laisser un doute raisonnable sur la transmission de la maladie et sa dangerosité pour la population féminine. Juste assez pour qu'il apparaisse nécessaire d'isoler les hommes survivants.

Face à un taux de mortalité aussi considérable, peu de voix s'étaient élevées contre les dispositions prises par le nouveau gouvernement.

Le Chancelier était décédé au cours du dixième jour de l'épidémie ; son remplaçant par intérim, deux jours plus tard. À trois semaines du patient zéro, il ne

restait plus que trois femmes au sein de l'administration de l'État et deux d'entre elles faisaient partie du Mouvement.

Les dominos étaient tombés. Un par un.

Fort heureusement, la police et l'armée comptaient de nombreuses recrues féminines. Elles avaient toutes été rappelées pour faire front lorsque l'épidémie s'était révélée meurtrière et incurable.

Il avait fallu acheminer les survivants aux pôles de confinement. Certains, dont l'état de santé était trop précaire, avaient dû être rapatriés en ambulance.

Le chaos régnait encore dans les rues et dans les foyers. Les femmes pleuraient leurs maris, les enfants, leurs pères et les mères, leurs fils. La plus grande partie de la population était sidérée, au mieux par une stupeur horrifiée, au pire par une douleur irréaliste.

Pourtant, un jour, les pleurs s'estomperaient et la tristesse ferait place à un courage, à une solidarité face à l'adversité qui touchait le pays. Les femmes se relèveraient et participeraient à la reconstruction de leur société.

C'était là le moment charnière de la nouvelle ère qui s'ouvrait devant elles. Rebecca espérait que ce coup du sort, cette épreuve sans précédent permettrait de tout recommencer.

Autrement.

C'était là sa grande espérance.

4.

Cité d'Antigonia, juin 2081 :

Le fond du verre claqua sur le comptoir du bar dans un bruit sec. Viviane revenait vers Gabrielle après avoir été parler à une de ses amies. Elle portait une mini-jupe bleu marine en satin et un top beaucoup trop court qui lui attiraient pas mal de regards intéressés. Si elle s'aventurait à lever les bras, l'assemblée aurait le plaisir d'apercevoir la courbe de ses seins nus. Bien évidemment, Viviane se foutait éperdument de ce détail. Ses cheveux retenus par un chignon négligé, elle traversait la salle d'un pas nonchalant sans un regard pour les autres clientes.

— On prend la deuxième ? demanda-t-elle en désignant le verre que son amie venait de reposer.

— Tout à fait ma chère ! Allons-y.

— Tavernier ! cria sa colocataire afin de couvrir la musique assourdissante diffusée dans le bar.

La serveuse émergea de derrière le comptoir comme un diable sorti de sa boîte. Les deux femmes sursautèrent. Gabrielle porta la main à sa poitrine

comme si elle venait de subir une attaque.

— Mais préviens quand tu fais des trucs pareils, bordel ! jura Viviane.

— Désolée, répondit la barmaid avec un sourire en coin qui disait tout le contraire. Que puis-je servir à mes clientes préférées ?

— Whisky glace pour moi, maugréa Viviane.

— Le même, approuva Gabrielle.

En attendant leurs verres, elles se tournèrent vers le centre du bar où une trentaine de femmes se déhanchaient sur une piste ronde dont le sol était clair comme le cristal et bleu comme l'azur.

Gabrielle adorait danser. Viviane, elle, le faisait pour deux raisons : se défouler ou allumer une proie potentielle. Son œil venait d'ailleurs de s'éclairer d'une lueur prédatrice quand son amie commença à s'agiter.

— Merde, merde, merde.

Elle se tortilla pour sortir son téléphone de la poche arrière de son jean. Une fois l'appareil en main, elle constata qu'il affichait « Dotie ». Les deux jeunes femmes échangèrent un regard perplexe. Sa patronne ne dérangeait jamais Gabrielle sur un jour de repos. Elle courut vers la sortie du bar. Il lui serait impossible d'entendre quoi que ce soit dans le vacarme ambiant. Elle fit irruption sur l'allée aérienne qui passait devant l'établissement. Il se trouvait au douzième étage d'une tour et le vent était assez fort en cette soirée de juin.

— Allô Dot' ?

Personne. Sortir lui avait pris trop de temps et l'appel avait dû aboutir sur son répondeur. Elle

rappela aussitôt.

— Allô Gaby ?

— Oui. Que t'arrive-t-il ? demanda Gabrielle, dissimulant mal son inquiétude.

— Rien de grave, mon petit. Je te dérange sur un soir de congé, car tu as du boulot !

— Non, ce n'est pas possible. Je suis au Fantasia avec Viv'. T'as personne d'autre sous la main ?

La perspective de partir travailler alors que sa soirée avec son amie venait à peine de commencer emplissait Gabrielle de désespoir.

— J'ai du monde de disponible, mais il se trouve que la dame te demande, toi. Tu sais, la généreuse donatrice de la semaine dernière.

Gabrielle n'en croyait pas ses oreilles. Elle serrait la rambarde en aluminium d'une main et tentait tant bien que mal de s'orienter dans un sens qui permettrait une prise avec le vent moins gênante.

— La femme de l'Opéra ? C'est pour elle qu'il faut que je vienne ce soir ? s'étonna-t-elle.

— Oh, mais si tu veux je lui dis que tu es injoignable et je lui trouve une autre œuvre de charité à financer ? ironisa sa patronne.

Au bruit étrange qu'elle entendait dans son téléphone – un rire grave animé d'une toux intermittente – Gabrielle imaginait Dotie, s'étouffant à moitié en tirant sur sa cigarette, installée dans son horrible fauteuil violet en simili cuir.

Cette dernière avait la cinquantaine, mal conservée. Trop pauvre pour s'offrir des cures de botox, des bains d'enzymes, des injections en tout genre et des opérations de ravalement miraculeuses,

elle avait vieilli naturellement, aidée par les cigarettes à l'ancienne et le Scotch. Le résultat était assez moyen. Les rides étaient là, la voix de sa jeunesse, un très lointain souvenir et son acharnement à se vouloir blonde platine quand sa couleur d'origine était un noir de jais, un désastre esthétique. Cependant, Dotie était drôle, forte, elle avait un caractère combatif et maternel et c'est pour cela que Gabrielle l'adorait.

— Arrête Dot'. Je vais y aller. Tu crois que je vais cracher sur la possibilité de me faire une cagnotte comme celle de la semaine passée ?

— OK. Alors cours, ma belle. Elle t'attend dans quinze minutes en bas de chez elle et je ne suis pas sûre que cette dame ait déjà patienté plus d'une minute d'affilée dans toute sa vie.

— Putain de merde !

— Comme tu dis ! Bonne soirée ma grande !

Gabrielle raccrocha et se rua dans le bar. Elle trouva Viviane et lui expliqua rapidement la raison de son départ anticipé. Elle ressortit en trombe avec son sac à main et se mit à courir comme si sa vie en dépendait. Les allées aériennes lui permettraient de rejoindre son appartement assez vite, mais il fallait ensuite repartir rue Évita.

Le bruit que produisaient ses pieds en frappant le sol de la passerelle métallique résonnait entre les buildings. Après un peu moins de cinq minutes de course effrénée, elle aperçut l'escalier Est de sa tour.

— Faites que j'aie mes clés, se répétait-elle en fouillant à l'aveugle dans son sac.

Elle finit par trouver son trousseau et son cri de victoire produisit un écho étrange. Elle se rua sur

l'ascenseur extérieur et se mit à appuyer comme une folle furieuse sur le bouton d'appel. Lorsque les portes s'ouvrirent, elle recommença le même manège avec celui du troisième sous-sol. La cabine entama sa descente pendant que la jeune femme tournait comme un lion en cage, réfléchissant au meilleur itinéraire pour se rendre à destination.

Elle fit irruption dans le parking souterrain et fila comme une fusée vers sa voiture. Une marche arrière brutale et quelques traces de gomme plus tard, elle était en route.

Il lui restait à peine six minutes pour couvrir une distance qui en prenait quinze habituellement et elle ne pouvait pas emprunter la voie rapide pour combler son retard.

Quand soudain...

Le Tube ! Mais évidemment ! Pourquoi n'y avait-elle pas pensé avant ? Elle fit une embardée pour changer de file, prit la voie de gauche et accéléra brutalement.

Le Tube était un tunnel long de six kilomètres qui permettait de passer sous le fleuve et d'atterrir à deux blocs du quartier où vivait sa cliente. Gabrielle enclencha le dispositif de détection des drones de contrôle routier. Une analyse sur une distance si courte et en ligne droite ne risquait pas d'être détectée par la police. Un long bip strident lui apprit que la voie était libre. Elle appuya sur l'accélérateur et le compteur afficha plus de cent trente kilomètres à l'heure en l'espace de quelques secondes tandis que Gabrielle zigzaguait de droite à gauche.

Lorsque la conductrice tourna au coin de la rue

Évita, l'heure du rendez-vous n'était dépassée que depuis deux petites minutes. Elle avait repéré la silhouette de la femme sous le grand porche avant même de se garer.

Le joli quartier de Queen Victoria abritait uniquement des rues comme celle-ci. Les bâtisses anciennes, conservées malgré les restructurations et rénovations qui avaient eu lieu partout durant le dernier siècle, apportaient un charme indéniable à l'endroit. Elle sortit de la voiture et ouvrit la portière à sa cliente.

— Bonsoir Madame. Je vous prie d'excuser mon retard.

— Vous êtes tout excusée, lui répondit-elle en montant à l'arrière. Je sais que vous n'étiez pas de service ce soir.

Gabrielle ouvrit la bouche, mais elle ne sut quoi ajouter. Avant même que sa réponse ne provoque entre elles un échange de platitudes et de banalités, la femme lui indiqua leur destination :

— Ce soir, vous m'emmenez à l'Orient Express, Northwest Bay.

— Très bien, Madame.

Elle referma la porte et fit le tour de son véhicule.

— C'est à peine mieux fréquenté que l'autre fois, marmonna-t-elle, amusée.

Vingt minutes furent nécessaires pour rejoindre le quartier en question. L'Orient Express était un hôtel de troisième zone, le genre qu'occupaient les personnes disposant de peu de moyens ou celles qui souhaitaient abriter leurs relations extra-conjugales.

Dans certains cas, la tromperie n'en était pas vraiment une. En l'absence d'hommes, certaines

femmes avaient conclu des alliances qui n'étaient guère plus que des partenariats domestiques sur fond d'amitié. Néanmoins, il existait également des mariages d'amour et certaines de ces unions expérimentaient parfois les déboires de l'infidélité. L'Orient Express était un lieu populaire de rendez-vous et d'étreintes secrètes.

La jeune femme se stationna à quelques pas de l'entrée de l'hôtel. Sa cliente, dont elle ne connaissait toujours pas le nom, sortit du côté du trottoir et se pencha vers la fenêtre conducteur. Elle était à nouveau juchée sur des talons hauts. Gabrielle baissa rapidement sa vitre, le visage de la femme se trouvait à peine à quelques centimètres du sien. Ses yeux s'attardèrent sur les pattes-d'oie qui encadraient son regard d'acier. Ses cheveux blancs et épais étaient maintenus par un chignon serré.

— Vous m'attendez ici, déclara-t-elle d'une voix ferme.

Elle s'éloigna d'un pas assuré et pénétra dans le bâtiment sans l'ombre d'une hésitation. Gabrielle en profita pour observer les alentours. Le quartier était plutôt calme. Un restaurant chinois se trouvait juste en face. Un temple avait été reproduit pour accueillir l'établissement et un ruisseau factice, éclairé d'une lumière bleue, l'entourait. Pour compléter le tableau, un petit pont permettant d'accéder à l'escalier central conduisait à l'entrée. À l'intérieur, il y avait une vingtaine d'habituées qui mangeaient, buvaient, parlaient et riaient. Une soirée ordinaire dans la capitale.

Elle reporta son attention sur l'hôtel et décida de sortir de sa voiture afin de fumer une cigarette en

attendant son énigmatique mécène. Elle l'alluma et aspira une longue bouffée. Les yeux levés vers les toits, elle savoura l'air tiède. Un ciel sans étoiles s'offrait à elle.

Un bruit sourd, entendu sur sa droite la tira de sa rêverie. Quelque chose de lourd venait de tomber dans la pénombre, à seulement quelques mètres d'elle.

Gabrielle s'avança vers la source du tapage. Le mur de l'édifice formait un angle et d'immenses bennes à ordures étaient entreposées dans la petite rue mal éclairée. Des tuyaux si gros qu'un ours aurait pu s'y glisser étaient placés au-dessus de conteneurs de près de trois mètres de haut. Chaque chambre de l'hôtel était dotée d'un boyau vide-ordures relié au réseau qui aboutissait ici même.

Un étrange grattement se fit alors entendre dans la première benne. Celui-ci se fit plus intense pour devenir un remue-ménage assez impressionnant, comme si quelqu'un se débattait à l'intérieur. Gabrielle continuait d'avancer. Elle allait pénétrer dans l'étroit passage quand soudain, des doigts apparurent sur le rebord du conteneur.

Sous le coup de la surprise, elle chancela et fit un pas en arrière, portant la main à sa bouche. Elle n'arrivait pas à quitter la scène des yeux, se demandant de qui il s'agissait alors qu'elle distinguait un membre humain accroché sur le rebord.

La jeune femme essaya de se calmer. Elle commençait à penser avec amusement qu'une épouse infidèle avait peut-être tenté de fuir avant de se faire surprendre en tête à tête avec sa maîtresse. Cette

sortie avait l'avantage d'être fort originale et plutôt discrète. Sortir des bennes, en revanche, ne devait pas être une tâche facile.

Elle entendit une sorte de râle et une seconde main fit son apparition. Toujours immobile, le nez en l'air, Gabrielle scrutait le conteneur dans la pénombre. Dans l'obscurité, elle ne distinguait pas grand-chose et plissait les yeux avec insistance.

Tout à coup, une jambe bascula hors du réceptacle et une silhouette massive se hissa à califourchon sur le rebord. Après un temps d'arrêt, elle se laissa glisser le long de la paroi, avant de se réceptionner avec adresse au sol.

Terrorisée, Gabrielle recula d'instinct. La lumière blafarde des réverbères venait de lui révéler qui se trouvait dans le conteneur. Leurs regards se croisèrent. Elle y décela l'urgence, mais pas la peur. De son côté, elle était incapable de bouger, ses pieds comme cloués au sol.

À seulement quelques mètres d'elle se tenait un homme. Elle était tétanisée, anesthésiée. Il était immense et avait la peau couleur d'albâtre. De fines mèches de ses cheveux blonds retombaient sur ses yeux. Il devait avoir une petite trentaine d'années. Il portait un pull noir et un jean passablement déchiré dont la toile était tendue sur des cuisses épaisses et musclées. D'un coup d'œil, il sonda les environs. Il s'avança vers elle avec lenteur.

Elle recula immédiatement, son cri s'éteignit avant même d'avoir franchi ses lèvres. L'homme leva une main en l'air.

— Je ne vous veux aucun mal ! s'exclama-t-il d'une

voix forte.

Il lui était impossible d'articuler un mot. Elle se tenait à trois mètres tout au plus d'un homme, et ce pour la première fois de sa vie. C'était totalement fou, irréel. Elle avait envie de fuir, mais aucun de ses membres ne lui obéissait.

Il la contourna avec prudence, comme s'il avait voulu passer à proximité d'un animal sauvage sans l'effrayer ni le déranger.

— Je ne vous ferai rien. Je m'en vais, c'est tout.

Il la regardait droit dans les yeux. Les siens étaient magnifiques, d'un bleu profond, abyssal. Il dépassa la jeune femme, disparaissant de son champ de vision.

L'espace de quelques secondes, elle pensa qu'il était parti. Ses muscles se détendirent enfin et elle relâcha sa respiration. Au moment où elle s'y attendait le moins, un bras vigoureux entoura son corps juste au-dessus de sa poitrine et une main puissante se referma sur son épaule. Elle était si grande et forte qu'elle aurait pu lui broyer les os.

Les sens en alerte, pétrifiée par la sensation de ce corps gigantesque contre elle, elle n'osait plus bouger. Dans ses cheveux, tout près de son oreille, l'homme se pencha pour murmurer :

— C'était la première fois que tu voyais un homme d'aussi près ?

L'étreinte se relâcha subitement. Elle fit volte-face et l'inconnu explosa de rire sous son nez.

— Bonne soirée, cria-t-il en s'éloignant. Ce fut un plaisir !

Il partit en courant, la laissant sur le trottoir, effarée. Les bruits de pas précipités résonnèrent dans

la rue pendant qu'elle regardait la silhouette de l'homme disparaître au loin.

— Que faites-vous ?

La jeune femme se retourna brusquement. Ahurie, elle contempla le reste de sa cigarette qui s'était éteint entre ses doigts. Sa cliente était ressortie de l'hôtel et avait l'air passablement énervée.

— Je..., balbutia Gabrielle. J'ai vu un... un...

— Mais pour l'amour du ciel, ressaisissez-vous !
Que vous arrive-t-il ?

— J'ai vu un homme, lâcha-t-elle dans un souffle.

Le visage de la femme s'éclaira instantanément.

— Comment était-il ?

— Très grand, les cheveux blonds.

— Par où est-il parti ?

— À droite, mais...

— Montez en voiture et suivez la même direction que lui. Cette soirée n'est peut-être pas totalement perdue ! s'exclama la femme en s'engouffrant dans le véhicule.

Gabrielle s'exécuta sans réfléchir. Elle mit le contact, fit demi-tour et suivit la voie qu'avait empruntée l'homme. Lorsqu'elle eut atteint l'angle de la rue, elle commença à ralentir. C'était à partir de là qu'elle l'avait perdu de vue.

Sa cliente scrutait l'extérieur à travers les vitres teintées de la voiture. Restaurants, bars, salles de cinéma et tours d'habitation se succédaient le long des larges trottoirs. Toutes deux passèrent de longues minutes à rouler dans les rues du quartier de Northwest Bay, sans succès. Une demi-heure s'écoula durant laquelle elles explorèrent les alentours dans un

silence tendu avant que la femme ne finisse par pousser un long soupir.

— C'est perdu pour ce soir. Il est trop intelligent pour se montrer encore dehors cette nuit. Ramenez-moi, je vous prie.

Résignée, elle s'enfonça dans la banquette arrière, la mâchoire serrée.

— Bien Madame, acquiesça simplement Gabrielle.

Le voyage du retour se fit dans un silence de cathédrale. La jeune femme jetait des coups d'œil furtifs dans son rétroviseur et constata que sa cliente ne bougeait pas d'un iota. Assise, les bras croisés sous sa poitrine, elle contemplait le paysage par la fenêtre, sans y prêter la moindre attention. Face à son attitude, la conductrice était de plus en plus intriguée.

— Vous êtes arrivée, annonça-t-elle d'une voix douce, craignant de l'interrompre dans ses pensées.

La femme, décontenancée, regarda autour d'elle, comme si elle venait de se réveiller dans un endroit inconnu. Après quelques secondes, elle sembla se ressaisir.

— Garez-vous comme il faut, s'il vous plaît. Vous venez avec moi, il faut que je vous parle.

Gabrielle fut si stupéfaite qu'elle ne protesta pas et se contenta d'obéir. Elle se gara, verrouilla sa voiture et suivit la femme en silence. Celle-ci s'avança vers la porte en bois peinte en rouge de son hôtel particulier. Elle souleva le heurtoir en métal et approcha son œil. Un rayon bleu balaya sa rétine de bas en haut et la serrure se déverrouilla.

Elles pénétrèrent dans un immense hall dont le sol, un carrelage à damiers blanc et noir, semblait

d'origine. Il y avait là une gigantesque console en bois ainsi qu'un miroir de style baroque qui devaient avoir trois siècles chacun. Un escalier en pierre, recouvert d'un épais tapis gris anthracite, menait vers les étages. Il était souligné d'une rambarde en fer forgé surmontée d'une main courante en bois.

Le tout était éclairé par un imposant lustre en cristal. Gabrielle resta muette d'admiration. Sa cliente s'avança, dépassa l'escalier et pénétra dans une cuisine toute en longueur dont le plafond voûté était en pierre. Une voix étrange retentit alors dans la maison faisant sursauter Gabrielle.

— Bonsoir Madame. J'espère que vous avez passé une bonne soirée. Puis-je vous être utile en quoi que ce soit ?

La jeune femme esquissa un sourire, elle s'était bêtement laissé surprendre par un gestionnaire domestique.

— Un peu de vin ? demanda la femme d'un ton las.

Gabrielle acquiesça. Les derniers événements l'avaient quelque peu perturbée.

— Bien. Hestia, deux verres de Monbazillac et mes cigarettes s'il te plaît.

Un rectangle se découpa au centre de l'îlot de la cuisine et deux coupes apparurent accompagnées d'un paquet de cigarettes et d'un briquet en métal. Un bras descendit de la crédence placée au-dessus du plan de travail en tenant une bouteille poussiéreuse et fit le service.

— Hestia, je veux que tu bascules tout appel entrant sur mon répondeur et que tu déconnectes la surveillance vidéo de la cuisine s'il te plaît.

— C'est fait, Madame.

— Bien. Mise en veille.

La femme s'assit sur un tabouret de bar en chêne et désigna son voisin d'un mouvement de tête afin que Gabrielle y prenne place. Elle se tourna vers elle et lui fit un sourire qui se voulait encourageant. Se saisissant de son verre, elle le leva comme pour trinquer et but une longue gorgée. Pour finir, elle alluma une cigarette slim et planta son regard gris dans celui de son interlocutrice.

— Ce que vous avez vu ce soir, je ne veux pas que vous en parliez avec qui que ce soit. Si cela vous convient, je vais vous régler la course comme la semaine dernière et je vous recontacterai ensuite pour d'autres sorties. Il serait surprenant que cela arrive, mais si jamais vous recroisez cet homme, je vous demande de m'appeler immédiatement. Pas une heure après. Pas le lendemain. Dans la minute, vous comprenez ?

Le regard de la femme se fit insistant. Gabrielle hocha la tête en signe d'approbation.

— Vous ne goûtez pas votre vin ?

Obéissante, elle porta son verre à sa bouche. Ses lèvres trempèrent dans le liquide doré et le goût sucré aux saveurs mêlées de miel et de pêche se répandit sur son palais. Cette boisson était une pure merveille.

La femme s'empara délicatement du poignet de Gabrielle, déroula son bras et y apposa le sien. Cette fois-ci, elle vit avec stupeur le chiffre mille trois cent clignoter sous sa peau. Stupéfaite, elle leva les yeux vers la femme et la remercia à voix basse, comme si elle avait craint la présence d'oreilles indiscretes.

— Je souhaite vous demander autre chose.

— Je vous écoute, répondit Gabrielle aussi calmement qu'elle le pouvait.

— J'aimerais que vous alliez passer une soirée au Greenfairry.

— Comment ça ? répliqua-t-elle, interloquée.

— Vous y allez, vous observez, vous vous amusez aussi et lorsqu'on se reverra, vous me raconterez. Emmenez quelqu'un. Vous avez bien des amies ?

— Oui. Bien sûr, seulement ce n'est pas dans nos habitudes d'aller là-bas, mais... je peux faire ça.

— Je vous donne mes coordonnées, au cas où vous auriez besoin de me contacter.

Elle lui présenta une carte en plastique rigide. Son nom y était gravé en lettres noires sur un fond gris perle : Rose Gale. Gabrielle fut raccompagnée et prit congé de sa riche cliente. Une fois la porte refermée, la jeune femme baissa les yeux sur les caractères élégants incrustés dans le plastique.

Une Gale, rien que ça.

Elle laissa échapper un profond soupir. Cette femme était un membre de la famille qui dirigeait le parti politique majoritaire du pays : le Mouvement.

— Là, il ne va pas falloir que tu déconnes, se dit-elle à voix haute.

Ce soir-là, elle fut bien incapable de se rappeler de quelle manière elle avait rejoint sa voiture, son appartement puis son lit.

Ce qu'elle n'oubliait pas en revanche, c'était l'homme qu'elle avait rencontré, qu'elle avait senti contre elle et dont le souffle chaud avait caressé sa nuque.